

“Writing the memoirs of many in one”
dans *Monkey Bridge* et *The Lotus and The Storm* de Lan Cao

Élisabeth LAMOTHE

Dans son ouvrage consacré à l'exil géographique et intérieur intitulé *Perfume Dreams: Reflections on the Vietnamese Diaspora*, le journaliste et essayiste Andrew Lam souligne l'absence singulière et par trop prolongée de voix vietnamiennes dans la polyphonie états-unienne pourtant si attachée en théorie au multiculturalisme : « Vietnamese have no real biographies in the American narrative, no real history. Invisibility, it seemed, was our fate » (Lam 30). Ce pan douloureux et complexe de l'Histoire que fut la guerre du Vietnam occupe aujourd'hui encore les esprits et les écrans ; il semble que les formes de désaccord perdurent et ces dernières s'expriment jusque dans l'orthographe du nom du pays, épelé en un mot pour les Américains « Vietnam », tandis que les nationaux et binationaux insistent sur une graphie en deux termes « Viêt Nam » (pays des Viet du Sud). Face à ce déni d'inscription des membres de la diaspora vietnamienne dans le grand récit national, il importait aux Vietnamiens Américains de la « génération 1.5 », terme qui désigne les ressortissants nés au Viêt Nam et arrivés aux États-Unis à la fin de leur enfance ou dans l'adolescence, d'avoir recours au verbe pour sortir du silence où ils restaient cantonnés. La tâche était d'une ampleur colossale puisqu'il s'agissait de mener une guerre sous une autre forme, de gagner sur le territoire idéologique un espace de représentation jusque-là dominé par le point de vue et les écrits des représentants politiques et des vétérans américains¹. C'est aussi ce qu'affirme le romancier et critique Viet Thanh Nguyen : « Viêt Nam war literature served the interests of the United States by allowing Americans to dominate the discourse on war politics » (Nguyen 111).

Les premiers Vietnamiens à mener un combat, quelque modeste qu'il fût, sur le terrain de l'écriture et de l'inscription de soi dans l'Histoire étaient des témoins, des mémorialistes et des autobiographes dont les récits furent publiés dès le début des années 1980 ; ces derniers livrèrent des témoignages qui furent plus ou moins fidèlement retranscrits ou écrivirent sous la tutelle d'un(e) co-auteur(e) américain(e), non seulement par manque de maîtrise linguistique mais aussi en raison d'un déficit de légitimité, ce qui rend

¹ Philip H. Melling a souligné que jusque dans les années 1990, les Vietnamiens furent perçus et représentés comme des êtres particulièrement vils : « figures of darkness and obscurity who live on the wrong side of history, the bearers of a primitive and fallible wisdom who have fallen prey to an atheistic mission and a communist myth » (Melling 32).

problématique la question de l'autonomie du sujet écrivain². En effet, les œuvres portent la marque de la censure tout autant que de l'autocensure³. Puis l'on vit poindre, au tournant du nouveau millénaire, des œuvres de fiction libérées du joug des co-auteurs et dans lesquelles les tourments de l'Histoire et de la mémoire occupent une place tout aussi centrale mais transcendent le thématique pour se faire esthétique.

Lan Cao est l'auteure de *Monkey Bridge*, paru en 1997. Cet ouvrage fut le premier à être classé dans la catégorie de la fiction, après les diverses autobiographies des deux décennies précédentes ; il ouvrit rapidement la voie aux écrivains Dao Strom, Andrew Lam, Andrew X. Pham et Viet Thanh Nguyen pour n'en citer que quelques-uns, qui s'illustrent aujourd'hui également dans le domaine de la nouvelle et de l'essai⁴.

Je consacrerai la première partie de ce travail à l'auteure avant de m'intéresser au premier roman de Cao : faisant alterner les voix de deux narratrices, une mère et sa fille, il est aussi une œuvre polyphonique, un espace d'expression dans lequel perce la clameur des membres de la communauté en exil. Enfin, nous aborderons *The Lotus and The Storm*, second roman de Cao paru peu de temps avant le quarantième anniversaire de la défaite ou de la victoire⁵, son retour sur la guerre et son esthétique de la hantise.

Du droit à l'écriture : le devoir de témoignage

Née à Saigon en 1961, Lan Cao est la fille d'un général de l'armée sud-vietnamienne, qui inspira le personnage principal de son second roman paru en 2014. Du fait des liens du père avec les États-Unis, qualifiés non sans une certaine amertume de « country that betrays and redeems » dans *The Lotus and The Storm*, la famille quitta Saigon en mars 1975 et s'installa en Virginie ; élève brillante, Cao devint avocate à New-York et occupa depuis plusieurs années un poste de professeur de droit international à la Chapman University de Californie du Sud. L'exercice du droit conjugué à l'écriture révèle sa dévotion à la défense des

² On pense ici aux témoignages d'anciens esclaves américains qui ont en commun avec les récits des exilés vietnamiens le fait d'avoir été écrits sous l'égide d'un co-auteur et dans lesquels certaines questions telles que la violence et la coercition sexuelle restent tabous, résistant ainsi à leur inscription dans le texte.

³ Monique T. D. Truong a consacré un article à l'instrumentalisation, volontaire ou non, de ces témoignages recueillis et retranscrits par des traducteurs et éditeurs américains : « these transcribed life stories most often found themselves showcased and confined within a larger 'organizing' text that attempted to incorporate and employ the Vietnamese American voices/texts for the construction and facilitation of narrative goals extending far beyond the respondents' original speech/narrative act » (*Vietnamese* 222).

⁴ Viet Thanh Nguyen fut le récipiendaire du prix Pulitzer en 2016 pour son roman *The Sympathizer*. New York : Grove Press, 2015.

⁵ J'emprunte cette idée, exprimée dans « National Defeat Say/National Liberation Day » à Andrew Lam qui écrit ceci : « April 30 has come to symbolize something entirely different to me. Although I sometimes mourn the loss of home and land, it's the American landscape and what it offers that solidify my hyphenated identity. This date of tragic ending, from an optimist's point of view, is also an American rebirth, something close to the Fourth of July » (Lam 68).

droits et de la justice, l'importance d'une écoute attentive des témoins de l'Histoire et la prise en compte de leur vision des événements.

Lectrice vorace, elle révéla dans un entretien que la découverte de *The Bluest Eye* de Toni Morrison lui inspira le courage d'aborder le trauma qui fut le sien et celui de la communauté des exilés vietnamiens, tout comme le recueil de poèmes d'Adrienne Rich sur la « plongée dans les décombres » (*Diving Into The Wreck*), difficile mais indispensable exploration des ressorts de la créativité féminine et des obstacles à surmonter (Cao, *Diving*).

On distingue deux éléments moteurs dans la créativité de Cao : tout d'abord la volonté de résister à l'amnésie américaine sur le Viêt Nam et le désir de restituer aux exilés leur place dans l'Histoire :

I arrived in the U.S. in 1975 and watched over the years as Americans attempted to deal with their experience in Vietnam—first, by suppression and amnesia over the experience so that Vietnam was taboo, almost an illness with the name Vietnam Syndrome; then later by selectively allowing certain voices to be heard, so that eventually U.S. vets could begin to tell their stories; followed by other voices, such as stories of families of vets and how they coped with the vets' and the country's experiences (Cao citée dans Shan 22).

Frappée par le déséquilibre des témoignages, Cao se fit fort d'écrire pour satisfaire ce qu'elle appelle : « the desire to add another side to the story » (Shan 22). L'emploi du terme « story » mérite que l'on s'y attarde puisqu'il indique son intérêt non pas pour une vérité historique absolue et définitive, dont la quête serait vaine, mais pour l'imaginaire des exilés et la subjectivité de leur vécu des événements.

Le second élément moteur dans sa venue à l'écriture fut la maladie de sa mère, décédée en 1992 et à qui *Monkey Bridge* est dédié. C'est à ce moment de crise qu'elle commença à recueillir les souvenirs maternels, qui furent sitôt intégrés dans la mémoire filiale et ce bien que la plongée parmi les décombres de la mémoire ramène parfois à la surface des souvenirs tourmentés qui parfois la hantèrent : « The remembering was painful at times, but, I've become very good at compartmentalizing. Whenever certain memories come up, I have nightmares. Then I deal with it and move on to the next task » (Shan 25). Dans le métro, dans l'avion qui la menait régulièrement de New York à Washington, Cao coucha sur le papier de ses « legal pads » les souvenirs personnels et familiaux qui forment l'ossature de *Monkey Bridge*.

***Monkey Bridge* : l'écriture comme traduction et passage**

Dans le tout premier ouvrage consacré à la littérature portant sur le Viêt Nam et intitulé *The Viet Nam War/The American War*, Renny Christopher s'intéresse au « paradigm of biculturality » caractéristique des écrivains de la génération 1.5 : ces derniers sont marqués par leur condition de passeurs entre les mots et les mondes, le passé et le présent, traducteurs pour leur communauté d'origine, médiateurs pour les Américains, effectuant sans cesse des

aller-retours sur le pont frêle de leurs souvenirs afin de combler cet écart : « the gap between their past, their current lives as exiles, and the English-speaking readers of their countries of refuge » (Christopher 32).

Le second paradigme qui me semble tout aussi essentiel dans la littérature vietnamienne américaine est sa nature polyphonique : si la plupart des textes reposent sur le recours à deux voix narratives principales, ces dernières ont ceci de remarquable (et de spécifique à la littérature des minorités) qu'elles s'efforcent d'être un espace d'accueil de l'histoire et des voix de ceux que la guerre a privés de substance et plongés dans le silence. L'auteur qui cherche à réduire le gouffre béant du non-dit est mû à la fois, selon Andrew Lam, par l'amour et la culpabilité :

Love for the art of the short story form. Love for my people. Love for immigrants in general. And it's also survivor's guilt. I left Vietnam on a plane and watched the aftermath of the war from America: boat people, re-education camps, poverty, starvation, all kinds of horrors that played out after I left my homeland. Then I watched as newcomers struggle to survive in the new place while being haunted by memories and trauma of their exodus. I wrote *Birds of Paradise Lost* as a way to pay tribute to those who struggled and their resilience (Lam cité dans Chen).

Ces deux paradigmes s'illustrent dans *Monkey Bridge*. Le récit est construit par l'alternance de chapitres contés par Mai, la fille, tandis que la voix de sa mère, qui ne parvient pas à s'exprimer en anglais, vient le compléter sous la forme d'entrées de journal intime en italiques et d'une longue lettre rédigée avant son suicide, dans laquelle elle révèle le secret de l'absence du grand-père, resté au Viêt Nam pour des raisons politiques longtemps cachées.

Mai se trouve à la croisée de nombreux chemins : la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte. Elle est non seulement traductrice de la culture et de la langue d'accueil pour sa mère et sa communauté, mais aussi pour les Américains qui n'ont pas accès à la culture des membres de la diaspora et qui les considèrent souvent avec mépris comme des êtres parasites sans épaisseur ni histoire propre. Une scène révélatrice de l'entre-deux dans lequel elle évolue survient lors de son entretien d'entrée à l'université : curieux de son identité et mû par un préjugé orientaliste, le recruteur l'interroge uniquement sur ses souvenirs du Viêt Nam, et non pas sur l'être biculturel et donc complexe qu'elle est devenue. C'est alors qu'elle prend conscience du fait qu'elle doit résister à l'enfermement dans ce que Sidonie Smith a qualifié « d'injonction uni-dimensionnelle » réduisant l'espace des possibles et de l'expression de soi pour les femmes cherchant à définir leur identité. Ces dernières doivent s'émanciper de ce qu'elle nomme « the centrifugal power of the old unitary self of Western rationalism » (Smith 155). Mai apprend à se re-définir non pas selon le concept de « Destinée Manifeste » américain mais selon un paradigme exacerbé par les conditions de l'exil : la capacité à la réinvention et la réécriture de soi, une stratégie de survie pratiquée par tous les membres de la diaspora vietnamienne :

Out of the ruins of war came a clatter of new personalities. [...] Not only could we become anything we wanted to be in America, we could change what we had been in Vietnam. Rebirthing the past, we called it, claiming what had once been a power reserved for gods and other immortal beings » (*Monkey* 40-1).

Elle adopte dans ses échanges avec la société américaine mais aussi dans sa manière d'absorber le choc des révélations qui lui sont faites sur le passé de sa famille la stratégie guerrière des sœurs Trung, les héroïnes qui ont donné naissance à l'identité nationale vietnamienne en arrachant le pays à la domination chinoise. Tout l'art de la guerrière ou « woman warrior » cher à Maxine Hong Kingston réside dans la maîtrise de cette « strategy of fluidity and softness, [which] is to master the art of evasion and distraction, to use momentum, not brute force, as leverage » (*Monkey* 129). Face aux comportements contempteurs et aux stéréotypes trahissant la criante ignorance des Américains pour lesquels le Viêt Nam s'incarne dans le macabre décompte des morts, les images de sacs mortuaires et la cruauté de guerriers Vietcong, Mai oppose la trompeuse légèreté de souvenirs sensoriels résumant à la fois le raffinement et le désarroi des membres de la diaspora à leur arrivée aux Etats-Unis : la mélodie de la voix de sa mère s'exprimant dans un français parfait, les premières semaines passées à grelotter dans des appartement pourtant chauffés, la joie matinée de nostalgie lors de la dégustation d'une spécialité saïgonnaise.

En 2001, Lan Cao présenta son premier ouvrage en des termes apaisés, donnant le sentiment d'une résolution des douleurs de l'entre-deux : « the sensibility of the book as a whole is one of personal evolution, from a wasteland of war (hence the T. S. Eliot epigraph) to a space of peace, from one border to another, whether physically or metaphorically, from immigrant to American » (Cao citée dans Shan 39). La parution de *The Lotus and the Storm* près de deux décennies plus tard remet en question, me semble-t-il, ce constat ou vœu pieux.

La guerre en héritage

Les exilés vietnamiens peuvent-ils ou doivent-ils se défaire de l'ombre portée par la guerre sur leur art, sur le plan tant esthétique que politique ? La polémique à ce sujet semble toujours vive au sein des auteurs issus de cette diaspora. La poétesse Barbara Tran s'est prononcée de manière catégorique en 2004 : « It is not the right time to 'move on from the war', for there are still too many who cannot because the past has gouged too deep a hole in their lives. They keep falling back in » (Tran 481). Cette conviction est partagée par la sociologue Yen Le Espiritu qui ajoute que l'empreinte du conflit constitue l'élément essentiel de leur identité : « the decoupling of Vietnamese Americans from the war risks assimilating Vietnamese into the apolitical and ahistorical category of 'cultural diversity' » (Espiritu 420). A contrario, la romancière Monique Truong s'est insurgée contre l'obsédante persistance de cet héritage : « Vietnamese American writers are peddlers of fiction, not Viêt Nam experts » (Truong *Thin*).

Se faisant l'écho d'Isabelle Thuy Pelaud qui, dans la toute première monographie consacrée à la littérature vietnamienne américaine, donnait à la guerre une place centrale : « the war is a law of origin of writing, (as) arbiter of form and content » (Thuy Pelaud 2), Cao en a souligné les conséquences indélébiles : « war does not have an end. It reverberates into the present » (Cao, *Diving*). *The Lotus and the Storm* est ainsi tout entier placé sous le signe de la guerre et du trauma. Le temps de la diégèse est 2006, année où faisait rage la guerre en Irak et où l'impérialisme américain provoquait des ravages : « It is now 2006. The year hardly matters. Why would it be different now? They continue to cartwheel from one disposable country to the next, saving the people and abandoning them » (*Lotus* 446). Mai et son père à la santé déclinante sont installés en Virginie ; le récit découpé en chapitres fait alterner les souvenirs d'enfance de Mai à Saigon, entre 1963 et 1975, et les pensées de son père qui prennent la forme soit d'analepses sur son passé militaire, soit de réflexions perplexes au présent sur la dissolution de sa famille, la trahison et la perte du pays natal, mais aussi la résilience des Vietnamiens exilés en Virginie qui recréent dans leurs cuisines et leurs rues les goûts et les rituels de leur pays natal.

A l'instar des cicatrices laissées par les balles sur son corps, les plaies de la mémoire de Mr. Minh forment les deux bords d'une blessure qui ne cesse de se rouvrir et que Mai panse inlassablement, recueillant les humeurs du chagrin qui se déverse. Mr. Minh pour sa part s'adresse au lecteur tout autant qu'à sa fille, les prenant à témoin ou les mettant dans la confidence, confidence quelque peu trompeuse car il diffère longtemps la révélation de l'énigme centrale du roman, l'absence de sa femme Quy, qui n'a jamais rejoint la famille aux États-Unis. La fin du roman recèle les clés du mystère qu'il finit par livrer à sa fille : Quy fut embarquée contre son gré par son frère sur un bateau de réfugiés, loin du pays où elle avait donné naissance, après le départ de son mari et de sa fille survivante, à un enfant eurasiens conçu avec un soldat américain. Profitant de l'épuisement qui suivit l'accouchement, son frère fit adopter l'enfant qu'elle ne revit jamais. Le bateau tomba aux mains de pirates et elle subit un viol d'une violence inouïe, sort funeste de nombreuses femmes comptant parmi les « boat people », avant de succomber à l'hémorragie que ce dernier provoqua.

Il apparaît dès le chapitre 6 que l'âme la plus torturée, voire ravagée par une guerre intérieure est celle de Mai, qui cache sous une écharpe élégamment nouée les hématomes qu'elle s'inflige. L'apparente sérénité de la fille se lézarde sous les coups qu'elle se porte, apparemment possédée par un démon intérieur, et ce sous les yeux de son père. Ses souvenirs livrent le secret de cette automutilation, due en partie à la mort de sa sœur aînée d'une balle perdue pendant la guerre : à jamais prisonnière du trauma de la perte, Mai est depuis possédée par l'âme de sa sœur Khanh et la culpabilité du survivant : « Helpless, my mouth opens. I impulsively take in her breath, breathe it into my mouth and lungs, holding it inside. My sister's breath is in me » (*Lotus* 106). À l'époque, le choc la plonge dans un

mutisme total et comme Denver dans le roman *Beloved* de Toni Morrison, l'enfant apprend à vivre avec le fantôme du souvenir qui fait retour dans la réalité de la diégèse et se mit à hanter et détruire le foyer : « I stand still and watch our house. It is now inhabited by spirits and their collected memories. And one in particular has taken hold of me » (*Lotus* 189-90). Trente ans plus tard, le fantôme est toujours omniprésent : « My sister has turned into a ghost, a flying, extravagant figure that floats and hovers, creeps and crawls, always watching over me » (*Lotus* 129) et sa colère ne désarme jamais : « like a storm, black and raging, a figure from within me shifts her shape until she is enormous and angry and erupts with a roar that swipes everything else aside » (*Lotus* 163).

C'est au beau milieu du roman, chapitre 18, que surgit un nouveau personnage portant le nom de Bao. Le lecteur comprend bientôt qu'il s'agit du prénom donné par le père à la personnalité divisée de Mai, prénom au sens double selon l'inflexion utilisée en vietnamien : ba'o signifie orage tandis que bâu veut dire trésor. Bao incarne le pan de la psyché de Mai qui cherche à oublier la disparition de la mère, elle est l'expression de sa douleur et de la perte. Dès lors qu'elle est nommée et reconnue par le père, Bao trouve une place dans l'économie du roman où elle se voit accorder un espace narratif à part égale avec Mai et son père. Progressivement acceptée par Mai, elle accompagne cette dernière lors de son retour au Vietnam, le lieu de l'amour et de la perte simultanés, où peuvent enfin être réunies les deux moitiés clivées de son âme.

En conclusion

Il me semble que l'œuvre de Cao et celle de Toni Morrison se rejoignent véritablement dans l'exploration du thème de la possession des survivants par les fantômes du passé qui exigent d'exister et d'être reconnus. Morrison a déclaré que son magnum opus *Beloved* mérite d'être considéré comme un monument de papier dans les pages duquel peuvent se recueillir les lecteurs invités à rendre hommage aux « 60 million and more » qui n'auront jamais de sépulture et en l'honneur desquels aucun monument commémoratif n'a été érigé⁶. L'absence de lieu consacré à la commémoration pour les Vietnamiens de la diaspora est tout aussi criante : si l'on honore les GI's tombés au combat ou disparus devant le mur de marbre noir situé au pied du *Lincoln Memorial* de Washington, nul ne peut se recueillir devant le nom de ceux qui ont sacrifié leur vie au combat aux côtés de l'armée américaine ou qui l'ont perdue dans les camps de concentration également nommés camps de ré-éducation par le

⁶ "There is no place here where I can go, or where you can go, and think about, or not think about, or summon the presences of, or recollect the absences of-slaves.... Something that reminds us of the ones who made the journey, and those who did not make it. There is no suitable memorial-or plaque, or wreath, or wall, or park, or skyscraper lobby. There's no three-hundred foot tower.... And because such a place doesn't exist that I know of, the book had to" (Morrison, citée par Rody). On soulignera que le *National Museum of African American History and Culture* a ouvert sur le Mall de Washington, ce qui traduit l'intention de pallier cette absence.

gouvernement vietnamien. Assourdissant aussi est le silence des milliers d'individus noyés en mer de Chine, avatar du Passage du Milieu dont on ne connaîtra jamais le nombre de victimes. La littérature vietnamienne américaine procède d'un désir de rendre leur humanité aux morts ainsi qu'une légitimité, un droit, une voix et une place dans l'histoire, comme l'a formulé une autre exilée vietnamienne, Le Ly Hayslip, dans le premier volet de sa propre autobiographie : « I had a million lost souls behind me: pushing, wailing, singing a joyful chorus at every completed page » (Hayslip 209) ; « I felt not only my father's spirit, but the buoyant spiritual energy of a million souls who were counting on me to tell their story » (Hayslip 305). Passeurs entre le monde du réel et l'au-delà, prête-voix des fantômes, ces écrivains sont les indispensables « tellers of ghost stories [paying] attention to what modern history has rendered ghostly, and [writing] into being the seething presence of the things that appear to be not there » (Espiritu *Body* 107).

Ouvrages cités

Cao, Lan. *Monkey Bridge*. New York : Penguin, 1997.

———. *The Lotus and the Storm*. New York : Viking, 2014.

———. “Interview with Lan Cao: Diving Into the Wreckage and Into the World.” Jun. 2014. 2 Nov. 2015. <<http://diacritics.org/2014/06/interview-lan-cao-diving-wreckage-world/>>

———. “Lan Cao on *The Lotus and the Storm*.” *LA Review of Books*. Sept. 2014. 20 Mar. 2016. <<https://www.youtube.com/watch?v=PeYQaahv5kk>>

Chen, Jenny. “Vietnamese American Author Wins PEN/Oakland Award.” Dec. 2013. April 2016. <<http://www.asianfortunenews.com/2013/12/vietnamese-american-writer-wins-penoakland-award/>>

Christopher, Renny. *The Viet Nam War/The American War: Images and Representations in Euro-American and Vietnamese Exile Narratives*. Boston : University of Massachusetts Press, 1995.

Espiritu, Yên Lê. “Toward a Critical Refugee Study: The Vietnamese Refugee Subject in US Scholarship.” *Journal of Vietnamese Studies*, Vol. 1, No. 1-2 (February/August 2006): 410-433.

———. “Thirty Years AfterWARD: The Endings That Are Not Over.” *Amerasia Journal* 31-2 (2005): xiii-xxiii.

- . *Body Counts: The Vietnam War and Militarized Refugees*. Oakland : University of California Press, 2014.
- Hayslip, Le Ly and James Hayslip. *Child of War, Woman of Peace*. New York : Anchor Books, 1993.
- Lam, Andrew. *Perfume Dreams: Reflections on the Vietnamese Diaspora*. Berkeley : Heyday Books, 2005.
- Melling, Philip H. *Vietnam in American Literature*. Boston : Twayne Publishers, 1990.
- Morrison, Toni. *Beloved*. New York : Signet, 1991.
- Nguyen, Viet Thanh. *Race and Resistance*. New York : Oxford University Press, 2002.
- Rody, Caroline. "Toni Morrison's *Beloved*: History, 'Rememory,' and a Clamor of a Kiss." *American Literary History* 7.1 (1995): 92-119.
- Shan, Te-Hsing. "Crossing Bridges into the Pasts: Reading Lan Cao's *Monkey Bridge*." *Chang Gung Journal of Humanities and Social Sciences* 3:1 (April 2010): 19-44.
- Smith, Sidonie. *Subjectivity, Identity, and the Body: Women's Autobiographical Practices In The Twentieth Century*. Bloomington : Indian University Press, 1993.
- Thuy Pelaud, Isabelle. *This Is All I Choose To Tell: History and Hybridity in Vietnamese American Literature*. Philadelphia : Temple University Press, 2011.
- Tran, Barbara. "Viet Nam: Beyond the Frame." *Michigan Quarterly Review*, Ann Arbor: Fall 2004, Vol. 43, 4: 481-90.
- Truong, Monique T.D. "Vietnamese American Literature." Ed. King-Kok Cheung. *An Interethnic Companion to Asian American Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, 1997.
- . "Into Thin Air." *TimeAsia*, August 11, 2003.